

BRIEN, Roger, *Prométhée. Dialogue des vivants et des morts*. Poème philosophique en sept journées et trente-trois parties : quelques cinq cents génies, héros et saints et autres personnages célèbres de l'histoire universelle dialoguent. Éditions du Bien public, Trois-Rivières, 1965. 4 vol. de 312, 345, 292 et 309 p.

Gustave Lamarche

Volume 19, numéro 3, décembre 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamarche, G. (1965). Compte rendu de [BRIEN, Roger, *Prométhée. Dialogue des vivants et des morts*. Poème philosophique en sept journées et trente-trois parties : quelques cinq cents génies, héros et saints et autres personnages célèbres de l'histoire universelle dialoguent. Éditions du Bien public, Trois-Rivières, 1965. 4 vol. de 312, 345, 292 et 309 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19 (3), 489-496.
<https://doi.org/10.7202/302504ar>

BRIEN, Roger, *Prométhée* — Dialogue des vivants et des morts. Poème philosophique en sept journées et trente-trois parties : quelque cinq cents génies, héros et saints et autres personnages célèbres de l'histoire universelle dialoguent. Editions du Bien public, Trois-Rivières, 1965. 4 vol. de 312, 345, 292, 309 pages.

Roger Brien, poète œcuménique

Si jamais le débat humain fut présenté avec ampleur, il l'est dans cette fresque invraisemblable de Roger Brien, intitulée *Prométhée*. Dans une île fictive de la Méditerranée, cinq cents personnages remarquables de l'histoire viennent dialoguer sur la question essentielle de l'homme par rapport à l'homme et de l'homme par rapport à Dieu. Chacun a sa forme et sa couleur, et dans ce décor, à peine évoqué, d'un peu de terre à fleur de mer sous le ciel éternel, vous voyez au centre le dieu révolutionnaire Prométhée distribuant la parole pour que soit élucidé le seul problème nécessaire. Comment ne pas remarquer cette espèce de "Concile" venant aux mêmes heures que la réunion œcuménique de l'Eglise du Christ ? Au fait, les conclusions des "génies" ne seront-elles pas assez semblables à celles des "Pères" ? Et dans les deux cas, toute la terre-habitée (oïkouménê) aura pris part à l'interrogation. On connaissait déjà les préoccupations universelles de R. Brien. Sa revue *Marie* allait chez tous les peuples et les faisait tous parler par des collabo-

rations venues de partout. Mais ce qu'on ne savait pas encore, c'était sa formidable curiosité, qui l'avait rendu peu à peu familier avec toutes les civilisations, tant anciennes que modernes. Le *Prométhée* nous révèle cette nouvelle dimension, tout en nous fournissant les éléments très variés du débat.

L'énorme parlement pourrait être rangé selon deux partis qui s'affrontent: le parti noir et le parti blanc. Le premier représente l'homme, noir de ses desseins et de ses fautes; le second représente Dieu et ses amis, dans une lumière qui est souvent celle du Thabor. Nous n'assistons pas toutefois à un affrontement direct des deux masses. Et c'est peut-être une des faiblesses de l'œuvre, le parti du mal n'apparaissant clairement qu'à travers les *critiques* de l'autre et n'ayant pas ainsi, pourrait-on dire, toute sa chance. Ne nous en plaignons pas trop toutefois, car d'abord le mal est un mensonge et pour autant il n'a pas de droits; mais en plus nous sommes pécheurs et le péché trop bien présenté trouble notre jugement. En conséquence, le mal sera en même temps annoncé et dénoncé: il le sera dans cette puissante satire, souvent digne de Juvénal, qui anime toute l'œuvre, qui lui fournit même ses parties les plus fortes. C'est la folie humaine de tous les temps que dénoncent tour à tour les protagonistes, mais surtout celle de notre temps. Situés sur leur promontoire entouré de flots et voûté de ciel pur, ces hommes d'hier ou d'avant-hier battent leur coulpe pour ce qu'ils ont commis d'erreurs et nous supplient de quitter nos voies déréglées; et alors ils s'inquiètent plus de nous que d'eux-mêmes puisqu'enfin leur sort à eux est fixé. L'un dira:

*Aujourd'hui l'univers est toujours sur les dents
Et chaque pas qui va devient volcan qui saute.
Chaque pensée se croit école d'astronautes.
On a plus de docteurs que d'élèves aux bancs.
Ce monde plagiaire est îlot de forbans.*

Un autre stigmatisera le snobisme du péché:

*Plutôt que d'être sots à la face d'un seul,
Ils préférèrent mourir dans un même linceul.*

Un autre dira la vanité de l'or:

*De son ongle le temps arrache l'or postiche,
Et cette gloire meurt sans même un acrostiche.*

Prométhée lui-même sera la meilleure voix pour crier à plein gosier le péché du peuple de Dieu:

..... *Désertez,*
Désertez les valeurs humaines, c'est la gloire

*De ces faux Prométhées au savoir illusoire,
Ces si pauvres naïfs qui ne sont que pécheurs
Et qui se croient des dieux. Ils ne sont que noceurs,
Buvant le lait du vice à toutes les mamelles
Des corruptions larvées. La boue, à leurs semelles,
Colle partout. Et les parquets du genre humain
Sont sales et boueux sous les pas de ces nains.
Nains, ils le sont ! Je le leur crie avec colère . . . !*

Et du même, cette belle clameur inspirée par l'amour :

*O haine, je te hais ! O péché qui massacres
Les hommes un à un, hommes que Dieu consacre
Et veut à Lui dans son amour . . .*

Ce qui pourrait nous faire regretter l'absence d'un affrontement direct des partis, ce seraient certains passages où le croisement du fer, d'homme à homme, renouvelle assez vivement l'intérêt. Le plus remarquable de ces passages se trouve vers le milieu de la trente et unième partie. On est presque au dénouement. Tout paraît assurer le triomphe du parti "blanc", quand tout à coup bondit en scène Hamlet, non pas certes au nom du péché, mais au nom du "pécheur" sans feinte devant le "juste" hypocrite. Plein de bonne volonté, mais pris de désespérance, le héros du Jutland dira fort bellement :

*Tant de saints sont venus et la terre est la même.
Des vers aussi obscurs font boiter le poème.*

Or c'est en vain que Prométhée essaie de le ramener dans le ton. Il s'entête une bonne quinzaine de pages, porte des coups drus comme ces trois-ci :

*..... Sommes-nous qui il faut,
Quand il faut, comme il faut ?*

Prométhée avoue qu'il "commence à faiblir." Il ne trouve même pas les répliques aiguës qu'il faudrait... Nous devons attendre la fin du jeu pour voir le rebelle donner son accord total.

L'aspect positif du poème nous présente la grande thèse classique du plein développement humain coordonné au plein développement de la grâce.

R. Brien n'est pas du tout janséniste. Il célèbre la beauté des corps ; il vante la clarté des intelligences, la noblesse des grands sentiments humains ; il magnifie à n'en plus finir les réussites merveilleuses de l'art ; il voit généreusement une poésie dans la raideur de nos techniques et décèle de l'imagination dans nos robots. Mais une fois cela acquis, il nous prie de ne pas mépriser un don supérieur, qui est le Don de Dieu. Il met là une

ferveur admirable, qui n'a pas un instant de sommeil dans l'âme si elle en a beaucoup dans le style. Les deux mots qui se dégagent avec obstination de ces quatre tomes surchargés sont: *Amour* et *Joie*. Mais amour dans le sens chrétien de charité (puisque les notions de pardon et d'humilité sont incluses), et joie dans le sens chrétien d'espérance éternelle (puisque le mal et la mort sont acceptés). Je dirais qu'une belle inspiration canadienne couronne le tout puisque, malgré des mépris connus et payés, la Sainte Famille, Joseph, Marie, Jésus, tient les trois derniers discours !...

N'insistons pas pour dire les trop nombreuses défaillances du style. Il "dort" en effet souvent, et plus que le vieil Homère. A de très heureux moments d'improvisation en succèdent d'autres, réitérés, où la spontanéité n'est plus que négligence, précipitation, à-peu-près. La servitude du mètre (alexandrin régulier) et de la rime (presque classique) a rarement laissé une page sans accrocs et parfois pas même un distique. D'autre part, l'immense érudition n'a pas été suffisamment transmutée en matière poétique. Quantité de précisions biographiques, par exemple, auraient dû être impitoyablement élaguées: elles forment des taches de prose qui déconcertent le lecteur disposé à l'émotion lyrique. R. Brien fait dire quelque part à l'un de ses dialogueurs: "Il suffit d'un poète puissant — A qui *la poésie est une sœur de sang* — Pour que toute la terre... — Laisse couler son cœur..." A celui qui a pu trouver cette loi et l'exprimer aussi miraculeusement, on renvoie la balle et on dit: Encore un peu du sang de l'effort et de la patience !

*
* *
*

Dans *Le Jour se lève*¹, recueil de poèmes moins hâtifs quoique peut-être spontanés autant, on trouve précisément une plus intense application, ou, ce qui revient au même, une plus laborieuse attente de l'inspiration.

Je relèverais en particulier le vaste *Hymne à l'amour* (35 pages) et quelques courts morceaux satiriques sur les poètes malades.

L'Hymne à l'amour est bâti à l'improvisade, par une belle journée d'été, au bord de la mer. R. Brien, qui avait oublié la nature dans son épopée de l'esprit, la retrouve ici, aussi bruisante que dans la Pastorale de *Cythère*. Elle ouvre le poète, le

¹ Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1965. Un vol. de 459 pages.

trouble avec délices et le répand. Elle l'assiste dans une large méditation en liberté, on dirait en nudité, où la technique obsédante du vers est comme un habit qu'on a rejeté sur la plage pour se vautrer dans le soleil et le sable en attendant l'heure de nager. C'est le même poète, mais seul avec son âme dans cette église du cosmos, et il prie plus qu'il ne discute. La mer, ce sont les dalles du temple; les montagnes, ses murailles; et la voûte, c'est Dieu Toute Présence, dévoilé au désir tranquille. Car, il faut le dire, on a bien l'impression, à travers les confidences multiples du poème, que l'auteur a accédé à ce palier que les docteurs de l'âme appellent la "force tranquille". Il dira (p. 300 du vol. IV) : "Tout me devient égal"; et plus loin (p. 306) : "Des questions ?... J'en lancerai à pleins bolides... *Mais je n'ai plus besoin d'attendre les réponses*"; plus loin encore : "Tout m'est accord", et tout près, ce mot d'un cœur absolu : "Oublie l'honneur pour la pitié" (p. 314). L'explication viendra, qui résume l'homme : "Le Seigneur a la clef de mes claviers d'amour" (p. 321). Et voici aussitôt la transposition en ode et en cantique, très hardie :

*Joue, mon bel Adoré, mon Maître,
Joue à pleins claviers les airs que tu veux !*

N'est-ce pas la cession du moi harmonieux à la Main qui régla l'harmonie des sphères et des âmes ? Et ce "passage" abaissé devient la pâque apaisante, au sortir de laquelle on peut dire : "*Je n'ai que de l'amour*" (p. 318).

Il y a donc là un amour pour l'Amour essentiel. Et vous trouvez les autres degrés, bien reliés à ce plus haut : amour de l'épouse absente et des chers enfants, selon d'extrêmes délicatesses de la parole ; amour de la mère :

*O doux visage de ma mère,
Page incorruptible de l'amour ...
Tu es assise, ô mère, la main sur le front. Poème de sérénité.*

Amour des frères, certes, car pour personne sauf pour Dieu, R. Brien ne laisserait sa passion œcuménique, et encore moins devant la mer, qui est la multitude mouvante et plaintive :

*Tant de désirs à satisfaire !
Tant d'âmes qui n'ont plus d'yeux !
Et ces interminables caravanes
De douleurs qui m'appellent ! (p. 296)*

Les douleurs qui appellent ! Le vent s'élève, le flot monte. Nous étions avec Virgile au bord du lac intérieur. Revoici Juvénal avec sa colère, sans que ce soit pour le mieux. Mais

comment peut-il y avoir une paix quand "deux milliards d'êtres" souffrent, — de la faim, des matraques des tyrans ?

*Ces deux milliards d'hommes, mes frères,
Qui n'ont même plus la force de hurler, comme les loups,
Quand ils ont faim,
Qui n'ont plus que la force de ne plus se relever
Et de pourrir sur place !*

.....
*Un seul char d'assaut eût suffi. Mais vous tuez en grand
à défaut de grandeur !*

Le poème s'achèvera reposé, en un alléluia assez banal. Du moins aurons-nous eu la brûlante confiance que nous attendions, et cette fois sans personne interposée.

Pour les poètes malades, Roger Brien a une commisération douce, pleine de santé. On sait que la maladie actuelle de la poésie est l'ignorance. Un peu de fatuité, mais surtout ignorance, et une ignorance sérieuse : celle des mots. Si les poètes ignorent le sens des mots, leur poésie manquera de sens et pourra paraître *insensée*. Jacques Vier a montré comment cette maladie des inspirés pouvait se communiquer à la foule et développer tout un dérèglement social². Voyons donc à donner des soins. R. Brien s'y emploie par une fine et lancinante moquerie :

*... Ils étaient là, crinière au vent,
Faux conquérants de faux Pégases,
Les yeux vitreux, l'air déconfit,
Hurlant, criant avec emphase,
Et plus gonflés que des auvents.*

*... Et l'on voyait glisser les pages
Dans ces gluants aréopages,
Pages blanches où s'ennuyait
Un mot ou l'ombre de trois vers.
Et dans ce vide, le vertige
Faisait du vent et s'enfuyait,
Comme effrayé de ses voltiges
Et de ce pénible univers.*

*Grands incompris, ils étaient ternes
Dans leurs ennuis bas et modernes,
Comme un brouillard qui n'a plus d'yeux.
Ils étaient tristes, névrosés,
Goûtant l'attrait de leur névrose,
En leurs cénacles ennuyeux ...*

² *Littérature à l'emporte-pièce*, série II, De la dissolution du langage. Sur la responsabilité de la poésie comme telle, l'auteur écrira (p. 168) : "Or, c'est la poésie qui concerne toutes les puissances de la langue; elle en garantit le passé, les traditions, elle en ménage l'avenir."

Ce qu'ayant constaté, l'auteur recourt à la fuite, s'en va dans la nature :

*J'ai recherché la paix des astres
Pour oublier tous ces soleils,
Ces vers profonds comme un sommeil
Qu'appesantit un grand désastre.*

Il n'a pas voulu discuter au nom du bon sens et de la bonne santé :

*C'était revêtir ma logique
Des oripeaux de leur savoir,
Et m'enchaîner à leur pouvoir
Titanesque et pathologique . . .*

Il offre ensuite, en cinq strophes, une *santé* à leurs cerveaux ; voici un de ces couplets :

*Pourquoi m'avoir troublé dans mon inquiétude ?
Mon cœur est retourné sous le soc de vos mots,
Poètes des temps nouveaux.
Pourquoi m'avoir percé de votre certitude ?
Je sommeillais si bien dans les bras de mes maux.
Je bois à votre cerveau.*

On voit comment R. Brien manie allègrement et adroitement les rythmes courts. D'autres pièces de cadence analogue sur d'autres sujets seraient à signaler. Celles, par exemple, qui se suivent à partir de la p. 242 (et quel dommage que M. l'Editeur ne se soit pas donné la peine de nous fournir une table des matières, pas plus d'ailleurs que pour le *Prométhée* !). Le poème y devient fluide à souhait, à travers une rare délicatesse du sentiment et du verbe. Lisez les vingt-quatre tercets du poème IX, *Que voulez-vous à mon silence ?* Superbe inspiration de calme vainqueur ; haute dérision sur l'ennemi terrassé, mais dérision sans haine et qui s'achève en un haut pardon de chevalier ; et cette fois, contrairement à ce qu'il fait avec assiduité, le troubadour ne manque pas son trait final :

*Et donnez-moi vos pestilences,
Vos pleurs, vos rires, vos affronts !
Ils fleuriront dans mon silence !
Mes ponts-levis baissent le front !
Venez baigner dans mes pardons !
Mes ponts-levis baissent le front !*

*

* *

Je ne comparerai pas les nouvelles œuvres de R. Brien aux grands poèmes de l'histoire des Lettres, car, s'il y a la dimension, s'il y a même l'inspiration, il y manque par trop cet

autre élément de survie : la perfection. Perfection moins exigeante sans doute pour le détail quand il s'agit de grands ensembles, mais nécessaire quand même, toute proportion gardée. Trouvez donc une faille dans un plafond de Sixtine ! Mais non plus je ne me contenterai d'un compliment de "généreux effort". Les notes qui précèdent attestent que la réussite ne fut pas si loin de l'ambition, et l'expérience acquise dans l'immense peut nous promettre le succès désirable pour ce qui est annoncé. "Le temps a le temps pour lui", disait notre poète devant la mer. Qu'il s'accroche donc à la patience du temps, comme ce phare méditatif qu'on voyait là aussi :

*(Et) ce soir, quand la nuit
 Aura poussé le soleil derrière les montagnes,
 Dans un crépitement silencieux de couleurs . . .,
 Quand toute cette immensité ne sera devenue qu'oraison . . .
 Quand tout le jour aura basculé
 Derrière les monts, incomparables Laurentides,
 Alors, le phare redeviendra lui-même. Et sa raison
 d'être brillera . . .*

GUSTAVE LAMARCHE, C.S.V.,
 de l'Académie canadienne-française.